L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS ;
JEUDI MATIN, 18 OCTOBRE.

FEUILLETON.

SPLENDEURS ET MISERES DE PARIS,

PAR ALFRED DE BREHAT.

De PARIS.

PAR OCTAVE FÉRÉ.

IV.—Suite.

AU CABARET.

— Qu'est-ce que tout ça, rapeit celui-ci, en Léonard à de la corde de pendu.

— Parle plus bas.

— C'est bon, je n'ai pas besoin de tes conseils.

Méfiance, il baissa la voix une octave ; mais il était trop ivre déjà pour ne pas reprendre vite son diapason ordinaire.

— J'ai été le particulier depuis Paris, rapport à des personnes qui s'intéressent à lui ; et comme je lui garde assez plusieurs dents, c'est tel que je veux lui faire son affaire, et ta m'aideras.

— Moi ! ....

— Silence ! on le corne ! Tu m'aideras. D'abord il y a gros ; je l'aurais emmêlé gratis pour l'honneur et pour la satisfaction, va que je t'assure ; mais il y a quelqu'un de rupp qui finance. Tu seras tà part.

— Ah ça, es-tu ardu que je veu t'aider à démolir mon artiste ?

— Silence, pékin ! .... tu auras ta part..... et rien à faire.

— Ah ! alors.....

— Puisqu'il se donne les airs d'être heroste, ce fadard, tu vas le décider à annoncer une grande lutte.

— Bon ! et puis ?

— Et puis, je reste me regarde.

— Je comprends, tu veux lutter avec lui ; mais grande parde....

— Silence ! ou je te fais boire de l'encre ! .... Je connais mon affaire, je l'astourbirai en plein public. Un coup de mandrin, quoi ! J'ai dédié la chose. Je tiercais qu'un bœuf par ce truc-là.

— Diable ! diable ! ....

— C'est arrangé, mamacre ! Il m'a abîmé en plein public. Je lui rendrai la monnaie de sa pièce avec les honneurs. Qu'as-tu à dire à ça, toi, méchant banquiste ?

— Rien.... seulement, je réclame deux choses.

— Oh ! oh ! ....

— La première, c'est que la lutte n'aura lieu que dans quatre jours, parce que d'ici là, je peux encore faire de bonnes recettes.

— Bon ! va pour quatre jours ; jeudi soir, le fadard aura son affaire.

— Secondement, service pour service.

— C'est juste. As-tu quelqu'un qui t'incommode ?

Aspergeron, que sa raison n'abandonnait pas, se rapprocha de lui pas-de-mesure la table, et lui dit si bas qu'inoccroille collée à la porte n'aurait pas pu entendre :

— Oh n'est pas un homme, c'est un animal.

— Ça ne fait rien, on lui fera son affaire aussi !

— Oh ! sans bruit, sans douleur.... Tiens, prends seulement cette dragée.... son jus, ne t'avise pas de la croquer ! Demain, tu viens m'amener à la représentation de mon ami Mimi Faux-col.

— Ça suis, le monsieur de bêtes ! encore un qui me déplait ! Tonnerre, un vengeur ! ....

— Précisément. Tu verras dans sa loge un grand vilain singe auquel tu as le monde donne du sucre. Fais comme tout le monde, donne-lui une dragée.

— Parfait ! parfait ! .... exclama le bandit enchanté à la seule idée de mal faire. Demain, ju peux du grand singe sera à vendre. Ça, c'est une bonne farce !

Là-dessus, les deux anciens ennemis se séparèrent. C'est-à-dire que Célestin Goulard s'affaissa la tête sur la table, décidé à ne pas chercher d'autre gîte, et que le saltimbanque regagna la mansarde où l'attendait un tendre moitié.

En repassant devant la porte voisine, il se rappela le chef, la tête de sa poche, la remit encore ceinturonnant dans la serrure et partit sans autre formalité.

Pour un homme qui se vantait de tant de circonspection, ce fut une faute.

Les fenêtres de cette partie de l'auberge donnaient sur un jardin, et pendant le colloque du cabaret du fond, quoiqu'un était venu à cette porte. N'y trouvant pas la clef, il avait poussé jusqu'au jardin.

Ce personnage fort employé et examinateur d'un tempérament particulier, avait une façon de marcher bizarre ; il marchait et ne posait pas à terre, il ne faisait aucun bruit, ayant des chaussons et non des souliers.

Une fois dans le jardin, il saisit le treillage d'un espalier à deux mains, grimpa en un clin jusqu'à la fenêtre de la chambre fermée à clef, poussa l'espagnolette qui retenait les battants entr'ouverts, et sans plus de cérémonie ni de bruit, se blottit sur le lit, adossé précisément le long de la cloison.

V.

LA PRISON DE SOIE.

Nous prierons maintenant le lecteur de vouloir bien se transporter, ou plutôt revenir avec nous, dans un autre endroit plus rapproché de Paris, le village de Louveciennes.

On n'a pu oublier la situation épouvantable de l'un des plus chers héroïnes, la pauvre deutelière, la douce et bonne Annette Aubry, au moment où les exigences de notre récit nous ont obligé à la perdre de vue.

Revenons donc à Annette et parlons d'elle.

Ce village de Louveciennes, séjour favori de la Dubarry, qui y avait fait élever, au prix alors fabuleux de six millions, un pavillon resté célèbre à plus d'un titre, a souvent semblé par les aventures et les drames dont il a été le théâtre, prédestiné à contenir les tradition famenses et funestes de l'illustre courtisane.

Rien d'étonnant des lors à ce que les architectes des nombreuses maisons de plaisance qui de puis se sont successivement multipliées dans ce pays aient souvent eu l'idée de s'inspirer des souvenirs et des plans des pavillons de la favorite, spécimen rabiné des petites maisons de l'époque la plus déprovée du notre histoire.

C'est peut-être ainsi pour cela que le prétendant du Villasmont, ou plutôt Podiezy baron de Saint-Vallier, avait trouvé ce de cela toutes sortes de facilités pour ourdir sa trame contre Annette Aubry.

Louveciennes est distant de Paris de seize kilomètres et il n'est deja plus sur le territoire du département de la Seine, où, de notre temps, de pareilles tentatives deviennent de plus en plus difficiles, par suite de l'extension de la surveillance de l'autorité. A mesure que la capitale s'est agrandie, les malfaiteurs ont été obligés de s'éloigner et d'apporter plus de prudence dans leurs machinations.

Une ruelle nouvelle batie, sur un des côtés seulement, par le propriétaire de terrains bordant toute sa longueur, des pavillons espacés au milieu de jardins assez vastes, entièrement bas les uns des autres, c'était une trouvaille pour les amoureux jaloux comme le bizard Maxikoff et pour les galants peu scrupuleux comme Saint-Vallier.

C'est ce qui explique très naturellement comment l'un et l'autre avaient été amenés à venir rôder dans ces parages, l'un la conquête trop facile de la belle Faustina, l'autre le rapt de la confiante Annette.

Mais ces messieurs, l'un par suite de sa méfiance issue et de l'expérience qu'il avait chèrement acquise de la fidélité des beautés du demi-monde, l'autre par l'inquiétude que lui causait, quoi qu'il en dit, sa mécreante acioge, tous deux par suite de la jalousie qui les possédait en cette circonstance, n'avaient se garde de rien laisser transpirer de leurs petites affaires.

Il était difficile pourtant que, fréquentant chacun les deux habitations séparées par un seul mur mitoyen, dans ce quartier désert, ils ne s'aperçussent par se rencontrer, et l'un ou l'autre dans l'intérêt de la cause, ne jugeât nécessaire d'employer le moyen le plus simple, le plus radical, le seul peut-être de rester pour eux de muerir.

Mais elle était si jeune, si vive, si laborieuse à voir de jour en jour, si travailleuse, et si joliment soutenue ! .... bref, la jeune ouvrière avait su inspirer une telle pitié, une telle pensée de protection à son voisin, que celui-ci, tout en ayant pour but de poursuivre une jouissance, ne pouvait s'empêcher de ressentir pour la pauvre enfant une sorte de compassion, et, qui sait ? peut-être même un commencement de tendresse.

Il est vraisemblable qu'ils en seraient également mortifiés l'un et l'autre, car Maxikoff, plongeant jusqu'au fond des secrètes relations de Saint-Vallier avec Florence, et Saint-Vallier, connaissant l'argent, la protection et la réputation d'hommes à bonnes fortunes de Maxikoff, ne le voyait qu'avec dépit admis dans la maison de la Pigeonnier, la prétendue conquête d'Annette, préparée par lui et par Asperginos à la mission que l'on sait.

Donc, les deux amis se regardaient en cette circonstance d'un œil également soupçonneux et pervers. Ils avaient d'abord bonnes raisons pour n'apprécier à leur juste valeur, c'est-à-dire se mépriser de tout leur cœur.

Saint-Vallier, très dépité de voir ses calculs constamment déjoués par Thémistocle candeur et l'indignation insurmontable d'Annette, avait bien eu l'idée, en désespoir de cause, de faire appel à la conscience du boyard pour dresser ses batteries contre Maxikoff ; mais il se montrait préoccupé d'une seule chose, de la soustraire de voir sa petite maison et sa maîtresse découvertes par son rival. Ce dernier, très méfiant, emporté, et, nous le répétons, d'une jalousie capable des actes les plus violents, ainsi que nous aurons probablement à l'expliquer plus tard.

Le baron était trop fort pour franchir sur une avance repoussée de prime-abord par un tel personnage. Il songea, à se passer de lui, et jouait à tout par la résistance opiniâtre de la jeune ouvrière, entretenant le moment où, n'étant plus que ses terreurs et l'horreur qu'il lui inspirait, elle lui échapperait. Il réclut de trouver d'autres complices et un autre expédient.

C'est sur ces entrefaites que la vaillante enfant, décidée à tout braver, jusqu'à la mort, plutôt que de céder à une ontrageuse passion, opéra la fuite périlleuse qui la fit tomber haletante, épuisée, dans un jardin qui n'était autre que celui de Faustina.

Si le consolant axiome qui dit que la vérité trouve toujours sa récompense est vrai, ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette récompense, quand elle arrive tel tous, est sourd un bien lente à venir et n'achète par de rudes épreuves.

A peine la fugitive, égarée au milieu de l'obscurité, affolée par la terreur, se relevait-elle de sa chute sur le sol et cherchait-elle à s'orienter dans les ténèbres du jardin, assez pareils à ceux de Feudroit qu'elle venait de quitter, qu'une ombre noire, fantôme ténébreux qu'elle eut à peine le temps d'apercevoir, se dressa tout à coup devant elle, et avant que sa surge contractée par l'effroi eût actionné un cri, lui jeta sur la tête un châle épais et la renversa.

Hélas ! la victoire était facile, car la victime évanouie ne se défendait pas.

Un aide toutefois fut prêter son secours au premier assaillant, et cette aide était charmante et pleine de vie fut sûrement importée à travers la nuit, comme l'amant été sa cadavre.

Cependant, ce qui suivit, il est ne fut pas plus rassurant au fond, fut moins violent dans la forme, et montra que des précautions avaient été prises partout pour prévenir les appels impuissants de la victime, qui, malgré l'endroit du lieu, auraient pu attirer l'attention du dehors, et pour la soustraire à cet affreux, sans qu'elle pût, cette fois, mettre obstacle aux nouvelles faites.

Lors donc qu'elle revint à elle, elle eut peine d'abord à se souvenir, et il s'était écoulé un temps assez long, car il faisait jour.

Elle promena autour d'elle un regard si surpris de ce qui lui arrivait, qu'un instant on l'eût crue insensée de folie.

Ellesentit un battement de tempe, et appuya ses deux mains sur son front, en se frottant les yeux, pour reprendre connaissance de son existence et de la réalité.

Il a été dit que, comme la plupart des jeunes ouvrières de Paris, Annette adorait la fleurs et particulièrement la nature des roisiers.

En bien ! cette instinct la sauva une fois.

Elle avait vu dans ces livres tant d'aventures étranges, tant de machinations mystérieuses, qu'elle comprit bientôt que quelque chose de pareil et de réel s'accomplissait autour d'elle.

Elle eut pour mais elle trouva assez de sang-froid pour raisonner ce sentiment et pour s'affermir dans l'héroïque résolution de seuil de rester pure ou de mourir.

Mais elle était si jeune, si vive